

CO
éditions
/ POLAR

LAURENT SARZIER

TECHNO PANADE



Laurent Sarzier

Techno Panade

Roman



*Du même auteur,
aux éditions Les passionnés de bouquins*

Meurtres et convictions – 2011 (une enquête
du commissaire lyonnais Marc Dionisi)

Malacombe – 2013 (thriller)

Sang pour sang trek – 2013 (thriller)

Sommaire

1	1
2	5
3	9
4	15
5	25
6	36
7	45
8	52
9	60
10	74
11	80
12	89
13	96
14	101
15	106
16	113
17	116
18	120
19	126
20	135
21	141
22	149
23	155
24	161
25	165
26	170
27	179
Épilogue	186

1

Vers dix heures du matin, il se mit à faire très chaud. La lumière de juillet, jusqu'ici bienveillante, enveloppa la plaine d'un voile éblouissant. Paul s'essuya le front avec son mouchoir et sortit du hangar où les appareils électriques s'entassaient. Il ouvrit la porte du préfabriqué attenant, qui faisait office de bureau, de vestiaire aussi, et de cuisine où il pouvait prendre ses pauses. Il attrapa la bouteille d'eau minérale posée à côté de l'écran et but une longue gorgée. Un pick-up noir arrivait. Il reconnut le conducteur, lâcha un juron.

Depuis une semaine il faisait enfin beau. Mais le début de l'été avait été franchement maussade. Les gens en avaient profité pour faire du nettoyage. En conséquence de quoi ils avaient apporté à la déchetterie des tonnes d'objets et de vieilleries débusqués dans les greniers, au fond des jardins, des tonnes de gravats, de bois, de cartons; des tonnes de végétaux qui finiraient bientôt en sacs de terreau de très mauvaise qualité vendus dans les supermarchés. La voiture s'arrêta devant la barrière. Paul déclencha l'ouverture à distance et le visage de Mickaël Sesnitch apparut à la fenêtre.

— Salut, chef! fit l'homme.

— Qu'est-ce que tu apportes?

— Deux ou trois bricoles.

Paul jeta un œil dans le coffre et il dit :

— Dans la benne « tout-venant ».

Sans quitter Paul du regard, Mickaël Sesnitch porta une cigarette à ses lèvres puis il mit ses mains en protection pour l'allumer. Le bout de la cigarette crépita dans la flamme du briquet. Il tira une première bouffée, qu'il expulsa contre son pare-brise.

— C'est calme, dit-il. Les gens commencent à partir en vacances ?

— Peut-être bien.

— Finalement, tu t'en sors pas mal. T'as trouvé un bon p'tit boulot peinard.

— Hmm... fit Paul en allumant lui aussi une cigarette.

— Le seul truc c'est que... enfin moi, ça me tuerait d'avoir fait autant d'études pour au final ramasser des poubelles...

Paul laissa passer un temps puis il demanda :

— Tu m'as vu ramasser des poubelles ?

— Joue pas sur les mots, vieux.

Mickaël Sesnitch passa la première vitesse et il roula jusqu'à la benne « tout-venant ». Il éteignit son moteur et descendit de voiture.

— Celle-ci, hein ? dit-il en désignant la benne.

— Ouais, fit Paul.

L'homme prit les quelques morceaux de plastique à l'arrière du pick-up pour les jeter dans le container. Le bruit de leur chute résonna.

— Voilà, c'est fait, dit-il. Chaque chose à sa place.

Il marcha vers Paul.

— Toute mon enfance, j'ai entendu dire : « Paul, il est sérieux, il deviendra quelqu'un... » Toute mon enfance j'ai cru que t'étais le futur Président, et voilà qu'un jour, je te retrouve à la déchetterie du village, en plein milieu des poubelles...

— Je te connais, Ténia. Depuis des mois tu viens me raconter la même histoire. Maintenant j'ai du travail, alors tu te tires !

— Du travail ? Tu appelles ça du travail ? Tu vis dans la merde, mec !

— Ouais, du travail ! Peut-être pas très glorifiant mais un travail quand même.

Mickaël Sesnitch remonta dans sa voiture. Il démarra et juste avant de sortir de la déchetterie, ouvrit la portière passager et laissa tomber un sac.

— Le fils de pute ! lâcha Paul.

Et il se précipita vers la voiture, qui redémarra tranquillement. De sa fenêtre, Ténia lui adressa un doigt. Paul avança vers le sac en maugréant. Une odeur nauséabonde s'en dégageait. Il mit ses gants, prit le sac et alla le jeter dans un bac à ordures.

Le soleil faisait onduler l'air au-dessus des champs de maïs. La chaleur devenait pénible. Paul retourna dans le cabanon climatisé et il termina de renseigner son tableau des enlèvements hebdomadaires. Quelques autochtones d'aspect retraits vinrent apporter du verre et des tontes de pelouse, mais globalement l'heure qui suivit demeura calme.

C'était lundi. Il restait à Paul exactement six jours avant les vacances. Ces jours, il allait les compter scrupuleusement, savourant chaque minute passée qui le rapprocherait de l'instant convoité depuis si longtemps. Cette année plus que les autres il avait besoin de repos, et surtout de changer d'air. C'était peut-être son trente-troisième anniversaire, passé depuis quelques mois ; c'était peut-être autre chose.

On frappa à la porte. Un jeune homme au visage souriant se tenait dans l'encadrement, un vélo à la main.

— T'as qu'à poser ton vélo derrière le cabanon, fit Paul.

— Comme d'habitude, répondit Loïc.

Une voiture se présenta, avec une remorque tellement pleine qu'on aurait dit ces chargements improbables sur les routes du continent indien. Paul ouvrit la barrière et inspecta la remorque. Il aiguilla le conducteur vers les bennes, puis Loïc le rejoignit.

— T'es rentré tôt hier, dit-il.

— Ouais. J'étais mort... Et la fille ?

— L'a rien voulu savoir. Pourtant j'ai insisté.

— J't'ai déjà expliqué que le but du jeu c'était pas de leur prendre la tête.

— Je sais, mec ! C'était une façon de parler.

— Pourtant, vous aviez l'air de bien discuter, tous les deux...

— Discuter, oui. Mais quand j'ai voulu passer aux câlins, elle a fermé boutique.

— C'est encore pas ce week-end qu'on aura progressé dans ton éducation sexuelle.

Loïc sourit.

— Vers deux heures, poursuivit-il, Ténia s'est pointé. Il a posé son cul dans un coin de la buvette et il s'est mis à observer les gens, sans rien dire. Et puis tout le monde a fini par se tirer.

— Il est venu ce matin. Il a encore joué au con.

— Y'en a, on aimerait mieux qu'ils soient dead, hein !

Des bourrasques agitèrent la surface des champs. Paul laissa passer un temps de silence avant de répondre :

— Ouais. Mais c'est pas nous qui décidons.

— J'ai réfléchi à ta proposition : je vais venir avec toi en Hongrie.

— C'est vrai ? Tes parents sont d'accord ?

— J'ai vingt ans. Je suis majeur et vacciné.

Paul donna une tape amicale sur l'épaule de Loïc et il ajouta :

— Tu vis chez eux. Ils ont peut-être leur mot à dire.

Une camionnette chargée de feuilles et de branchages arriva. Paul la laissa passer puis comme il était midi il se dirigea vers le portail d'entrée pour fermer. Il alla ensuite verrouiller le cabanon. S'adressant à Loïc, il ajouta :

— Passe à la maison ce soir. Je te montrerai l'endroit exact.

— On a déjà regardé avec mon père. Il faudra compter deux jours de route.

— En roulant bien. Mais passe quand même. Je te montrerai des vidéos du festival.

Le jeune homme enfourcha sa bicyclette et il partit sur la route qui filait en direction de la colline.

2

Il était trois heures de l'après-midi. Des tourbillons de terre s'élevaient dans le champ, derrière le silo. Paul se tenait à l'ombre de son cabanon, observant les nuages qui pommelaient au-dessus des monts d'Ardèche. On avait l'impression qu'ils enflaient à vue d'œil, qu'ils auraient bientôt avalé le soleil.

Un pick-up se présenta devant la barrière. Paul reconnut Mickaël Sesnitch. Il s'en approcha et, d'un signe du menton, lui demanda ce qu'il voulait.

— Rien, fit Ténia. Je me suis dit qu'un peu de compagnie te ferait plaisir.

— T'as pas autre chose à faire ?

— Y'a pas un chat. Ils sont tous partis s'entasser au bord de la mer !

— C'est quoi ce sac que tu m'as laissé hier ?

— C'étaient des rats crevés. J'ai failli les oublier dans ma voiture. Comme t'avais pas l'air débordé, je me suis dit que tu pouvais bien les jeter à la benne pour moi.

— T'es vraiment casse-couilles, Ténia !

— M'appelle pas comme ça.

— Tout le monde t'appelle comme ça.

L'homme sortit de sa voiture avec un large sourire, dévoilant quelques dents gâtées. Il vint tout près de Paul et dit :

— T'as beau faire le fier, comme un coq sur son tas de fumier, toi et moi on est pareils.

Paul recula d'un pas. L'odeur qui émanait de la bouche de Mickaël Sesnitch devait provenir soit des mauvais cigarillos qu'il fumait en permanence, soit d'un problème de digestion. Ou les deux.

— On n’a rien en commun, dit Paul. Hormis le fait qu’on vit dans le même bled.

Mickaël Sesnitch ralluma le bout de cigarillo qu’il tenait depuis un temps entre ses doigts. Il observa alentour et finit par demander :

— Tu pars en vacances cette année ?

— Peut-être bien.

— On raconte au village que tu pars avec le petit jeune qui est souvent avec toi. C’est vrai ?

— Ça te regarde pas.

— Allez, dis-moi : tu l’enfiles ou c’est lui qui t’enfile ?

Paul se saisit d’une barre de fer posée contre une benne et avança vers Ténia. Ce dernier remonta dans son pick-up, toujours avec le sourire, puis il démarra.

Le vent soufflait par bourrasques de plus en plus fortes, soulevant des nuages de poussière qui s’en allaient ternir les champs de maïs. Une ferraille grinçait en direction du silo. Il n’y eut pas grand monde le reste de l’après-midi. Effectivement, les gens avaient dû descendre sur la côte, dans les embouteillages, les odeurs d’huile solaire et de friture. Et dans la sécheresse qui remontait du Sud.

En fin de journée, plusieurs personnes amenèrent des végétaux, et Paul se demanda s’il ne faudrait pas avancer la rotation de bennes. Il se dit qu’il verrait cela le lendemain et il ferma la déchetterie. Un homme attendait devant le portail, debout à côté de sa voiture. Il interpella Paul.

— Frank Delmas, police de Lyon. J’aimerais vous interroger au sujet de Mickaël Sesnitch.

— Pourquoi ? s’étonna Paul.

— J’ai vu que vous le connaissiez.

— Vous n’avez qu’à l’interroger, lui.

— Je vous paye un verre, si vous voulez.

— C’est que... J’avais prévu des choses.

— Allons, ce ne sera pas long... Passez devant, je vous suis.

Paul hésita un instant puis il monta dans son véhicule. Il conduisit jusqu'au village, se gara sur la place déserte, et quand le policier l'eut rejoint, les deux hommes entrèrent dans le bar. Paul allait s'installer au comptoir, mais Delmas lui fit comprendre qu'ils seraient plus tranquilles à une table.

— Vous connaissez bien Mickaël Sesnitch ?

— Oui. On était à l'école ensemble.

— Vous êtes amis ?

— Sesnitch n'a pas vraiment d'amis.

— Ça avait l'air mouvementé, votre discussion, tout à l'heure...

— On a eu un différend.

— Quel genre ?

— Rien de particulier... Il vient à la déchetterie pour discuter, quand il n'a rien d'autre à faire, et il aime bien me taquiner.

Après un silence, le policier demanda :

— Il vit seul ?

— Depuis la mort de ses parents, oui.

— Vous dites qu'il aime bien vous taquiner. À propos de quoi ?

— Tout ce qui lui passe par la tête. Mon métier, souvent. Quand on allait à l'école, j'étais plutôt bon élève, et j'ai fait des études. Mais aujourd'hui je travaille dans une déchetterie, alors il se fout de ma gueule.

— Je vois.

Delmas avala une gorgée de bière.

— Ténia, fit-il, pourquoi ce surnom ?

— Ça semble évident : rapport au ver solitaire.

— Vous pouvez développer ?

— Le parasite... Celui qui inspire du dégoût...

Paul observa par la fenêtre. Des hirondelles tournoyaient sur la place. Le vent forcissait.

— C'est malheureux, ajouta-t-il, mais je ne crois pas qu'on puisse aimer quelqu'un comme Sesnitch.

— Vous n'auriez pas le nom d'une personne qui pourrait m'en dire plus ?

— Non. Désolé. Les gens l'évitent. Ils en ont peur.

— Pas vous ?

— On a toujours eu des rapports difficiles mais je n'ai pas peur. Vous enquêtez sur quoi, au juste ?

— Une affaire qui s'est passée il y a deux ans ; elle vient d'être relancée.

— Quel genre d'affaire ?

— Viol et meurtre d'une adolescente de dix-sept ans. Le coupable n'a jamais été attrapé.

Sidéré, Paul bredouilla :

— Mickaël Sesnitch est suspecté ?

— Non, mais il a été témoin de certains faits.

Delmas semblait habité par un sentiment de colère. Ses yeux n'étaient pas loin des larmes. Essayant de reprendre le contrôle de ses émotions, il affirma :

— Je sais reconnaître quelqu'un qui ment, et il n'a pas tout dit.

— Vous pensez qu'il pourrait connaître le coupable ?

— Possible. Ça reste à prouver. À l'époque les enquêteurs n'ont pas fait le lien. Vous voulez savoir ce qui est vraiment arrivé à cette gamine ?

Paul hésita avant de répondre :

— Non. Je ne préfère pas.

Sans rien dire, le policier se leva et partit payer les consommations.

3

De gros cumulus traversaient le ciel. Il y avait eu des orages dans la nuit, de ceux qui chassent les chaleurs étouffantes. L'air était pur, la lumière cristalline. À l'intérieur d'une benne, Paul aplatissait un tas trop volumineux de branchages. Loïc, accoudé à la barrière de sécurité, l'observait en rêvassant.

— Plus que trois jours, dit-il, et c'est les vacances. Qui va te remplacer ?

— Un type de la boîte qui prend ses congés en septembre.

— Ah, fit Loïc, avant de replonger dans sa rêverie.

Un couple arriva pour décharger une machine à laver. De sa benne, Paul leur indiqua l'emplacement dédié aux appareils ménagers. Il regarda encore le paysage, des champs de maïs bordés de haies, rutilant sous le soleil. Le vert des cultures lavées par les orages contrastait avec le bleu du ciel, et dans ce tableau vivement coloré, le silo à grains tenait le rôle principal. Il y avait là, se dit Paul, une ressemblance avec ces paysages de l'Amérique rurale, et cela lui procura une certaine nostalgie, qu'il s'expliqua par le souvenir de feuillets qu'il regardait à la télévision, du temps où ses parents étaient encore de ce monde. Quelque chose d'à la fois triste et réconfortant.

— T'as déjà trouvé un cadavre dans les bennes ? demanda Loïc.

— Un cadavre d'animal, tu veux dire ?

— Ouais.

— Ça arrive. Des chats surtout, enfermés dans des sacs. Une fois ou deux j'ai trouvé un chien.

— Je suis sûr qu'on a déjà retrouvé des humains.

— Pas ici en tout cas.

— T'imagines? Les flics qui viennent boucler les lieux, la scientifique qui passe tout au peigne fin...

— En parlant de police, un type est venu me poser des questions hier soir, à propos de Ténia.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait, ce taré?

— Il serait impliqué dans une salle affaire. Comme le flic voulait m'interroger, on est allé boire une bière ensemble, après la fermeture. Il m'a tout raconté.

— C'est bizarre qu'il t'ait tout raconté, non?

— Façon de parler...

— Quand les flics font une enquête, ils se contentent de poser les questions. Ils ne racontent pas la vie des suspects.

— T'es bien au courant, toi?

— Ça sert de regarder des films.

— Dans la réalité, c'est peut-être pas comme dans les films...

— Ou alors, c'était pas un vrai flic. Il t'a montré sa carte?

— Non. Je sais juste qu'il s'appelle Frank Delmas, et qu'il est lieutenant.

Il y eut un moment de silence entre les deux hommes, puis des véhicules arrivèrent. Paul descendit de son tas de branchages. Il demanda au premier conducteur ce qu'il apportait et lui désigna la benne appropriée, avant de passer à la voiture suivante. Quand tout le monde fut servi, il retourna auprès de Loïc, dont le regard se perdait en direction des monts d'Ardèche.

— T'as peut-être raison, dit-il. C'était peut-être pas un vrai flic. J'aurais dû lui demander sa carte.

Comme Loïc ne réagissait pas, Paul lui demanda :

— À quoi tu penses?

— À la rentrée... Je serai là, avec toi, à la déchetterie; on fera du bon boulot ensemble.

— T'emballe pas. J'ai demandé pour les vacances d'automne. Y'a rien de sûr.

— Des fois j' imagine que je travaille ici et que je baise une super belle meuf dans ton Algeco.

— Je crois que tu te fais une idée erronée du métier.

Paul souriait. Les divagations du jeune homme lui rappelaient les siennes, à une époque où les pièges ne s'étaient pas encore accumulés sur sa trajectoire. Un nuage vint masquer le soleil.

— Je vais y aller, fit Loïc. Tu viens manger chez nous, demain soir ?

— Si vous m'invitez...

— Mes vieux aimeraient te voir. Je crois qu'ils veulent te poser des questions à propos du festival.

— OK. Pas de problème. C'est normal qu'ils cherchent à savoir où tu vas.

— T'as qu'à débarquer vers sept heures. On fera un barbecue.

Le jeune homme serra la main de Paul et se dirigea vers le cabanon, derrière lequel il récupéra son vélo. Avant de franchir le portail, il adressa un dernier salut de la main à son ami, qui le regarda disparaître entre les champs de maïs. Le soleil était revenu. Paul consulta son portable : il était l'heure de fermer.



En rentrant chez lui, à peu près à mi-chemin, Paul aperçut quelqu'un qui marchait au bord de la route, un sac sur le dos. Le type était grand, mince, avec des cheveux longs et une barbe de plusieurs mois. Le tout d'un blond scandinave.

— Je vous dépose quelque part ? l'interpella Paul.

Il roulait à son pas, le type s'arrêta.

— C'est gentil à vous. Mais je n'ai besoin de rien.

— Vous allez jusqu'où, si c'est pas indiscret ?

— J'avais prévu de m'arrêter à Lyon.

— Lyon ! Mais c'est encore loin, vous n'y serez jamais avant demain. Montez, je vous invite à la maison.

L'homme regarda autour de lui.

— On ne se connaît pas, dit-il.

— Moi c'est Paul.

— Et moi c'est Marty.

— Vous me faites penser au type qui traverse les États-Unis en courant dans *Forrest Gump*.

— Oui, dit le vagabond en souriant. J'ai vu ce film, il y a longtemps.

— Alors, vous montez ?

Afin de lui prouver ses bonnes intentions, Paul recula le siège passer. Ce simple geste produisit son effet. Quand l'homme fut installé, son sac entre les jambes, ils bavardèrent un peu. Marty était danois, il exerçait le métier d'enseignant-chercheur dans une université, mais il avait eu besoin d'une année sabbatique pour voyager, prendre du recul, ou, comme il le disait avec un léger sourire, développer sa façon de penser. Il achevait sa traversée de l'Europe.

— Vous allez pouvoir vous reposer, dit Paul lorsqu'ils furent arrivés. Ça m'aurait fait mal de vous laisser sur la route.

Marty esquissa de nouveau un sourire.

— Je vais vous montrer un endroit où poser vos affaires, et si vous voulez prendre une douche, ne vous gênez pas.

— C'est vraiment sympa.

— Vous aviez l'air tellement au bout du rouleau... Moi aussi ça m'est arrivé de voyager, j'ai toujours apprécié les gens qui me filaient un coup de main.

Paul prépara une omelette qu'il agrémenta d'un reste de pommes de terre sautées et de salade. Ils mangèrent sur la terrasse, tout en écoutant un album de Solar Fields. Pour clôturer le repas, ils burent de l'eau-de-vie de poire. Marty trouva dans cette gnôle subtile matière à s'émerveiller sur la nature et les savoir-faire paysans, lui qui venait d'un pays où le climat produisait des paysages plus uniformes et moins foisonnants.

Il était un peu saoul, sans que cela affectât la pertinence de ses paroles, ce qui démontrait une inclination pour les états de conscience modifiés. Cette inclination constituait le trait de caractère commun aux gens dont Paul aimait s'entourer. Aussi il n'eut aucune réticence à se livrer lorsque son invité commença à lui

poser des questions qui auraient pu passer pour indiscrètes dans d'autres circonstances. Par exemple, Marty voulut savoir comment on se retrouvait à vivre seul dans une si grande maison, aussi jeune. Le Danois avait une façon peu commune de sourire. Une façon authentique, décomplexée, qui ajoutait un caractère singulier à ses attitudes. Il semblait avoir cette capacité à focaliser sur l'instant présent, à habiter les événements qui y survenaient. C'était probablement la raison pour laquelle il voyageait. L'image de Mickaël Sesnitch apparut dans l'esprit de Paul, sous la forme d'un flash qui produisit un écho. Une image parasite, accompagnée d'un goût amer dans la bouche.

— J'aime beaucoup cette musique, dit Marty. Tu es musicien ?

— Je joue de la guitare mais c'est juste pour m'amuser. Et toi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? À part user tes chaussures et attraper des coups de soleil.

— L'année dernière, j'ai écrit un livre. Une étude sur l'industrie du papier. Comment elle s'est développée au fil des siècles, depuis l'invention de l'écriture. Au début, le papier était quelque chose de précieux. Et puis les techniques se sont améliorées et on a fini par le produire en quantité industrielle. Aujourd'hui, on rase des forêts entières pour remplir nos poubelles de papier.

— J'en sais quelque chose, acquiesça Paul.

— Et ce que nous faisons avec le papier, nous le faisons avec tout le reste.

— Ça me rappelle une anecdote. C'était à la fête de la pomme, pas loin d'ici. J'avais rencontré un ancien copain qui est devenu menuisier. Il exposait une table en chêne, magnifique, il n'avait que ça à vendre. Je discute avec lui, il me dit qu'il en vend trois ou quatre dans l'année et que ça lui suffit pour vivre. Et que ses clients peuvent garder la table toute leur vie et la transmettre ensuite à leurs enfants.

— Oui. C'est exactement ça. Les générations d'avant-guerre avaient cette attitude. Il faudrait revenir à l'état d'esprit des pionniers. En plus, cela contribuerait à une richesse de savoir-faire dans la société.

Paul leva son verre, aussitôt imité par son invité.

— Je n'ai pas sommeil, ajouta-t-il. Ça te dirait de regarder *Forrest Gump* ?

— Oui. Pourquoi pas. Je le reverrai avec plaisir.

— On va s'installer au salon. Il se peut que je m'endorme devant le film. Si c'est le cas, ne t'occupe pas de moi. Il m'arrive de passer des nuits entières sur le divan.

— Moi aussi je risque de m'endormir.

— Bon, ben, on sera deux à ronfler devant la télé... Mais surtout, tu fais comme chez toi. Je t'ai montré ta chambre. Je pense que tu y dormiras mieux que dans ce fauteuil. Enfin, tu fais comme tu veux.

4

Paul arriva à la déchetterie à huit heures. C'était son dernier jour de travail, l'atmosphère était parfaitement immobile. Contre le bleu du ciel, au-dessus des champs encore humides de rosée, seul le silo se détachait. Paul se dit qu'il faisait déjà bon et il entra dans l'Algeco, dont il ouvrit les fenêtres pour laisser circuler l'air. Il alluma le PC, s'installa devant le clavier. L'accès au public débutait à neuf heures; il avait le temps de terminer le planning des rotations de bennes.

La première visite qu'il eut ce matin-là prit la forme d'un Loïc fraîchement sorti de la douche, rasé de près, en bermuda et chemise fleurant le déodorant sport. Il était à vélo et les deux hommes se mirent à discuter devant le préfabriqué.

— J'ai hâte d'être au festival, dit Loïc.

— Plus que trois jours à attendre...

Un faucon descendu des collines vint se poser en haut du silo. De la route, le bruit d'un tracteur se fit entendre. L'engin tourna dans un champ en direction du village.

— Ça va être long, cette journée, reprit Paul. Je suis sûr qu'il n'y aura personne.

Le faucon s'élança de son perchoir et se posa au pied du silo, soulevant un nuage de poussière.

— Ils annoncent trente-six degrés pour cet après-midi, fit Loïc. C'est un temps à se baigner tout nu avec une meuf.

— Et ta copine de l'autre soir, tu l'as revue ?

— Non, je l'ai pas revue.

— T'as dû lui faire peur, avec tes airs d'obsédé sexuel.

— Charrie pas. Je sais me tenir quand même !

— On y travaille.

Ils perçurent le souffle du vent. Le premier souffle de la journée. Paul demanda :

— Tu prends un café ?

— Bien volontiers. Après, je file jusqu'au centre commercial.

— Tu vas te balader ?

— Des courses à faire pour le départ. Dis, je pensais, comme il y aura beaucoup de route, on pourrait se relayer ?

— OK. On se relaiera.

Paul entra dans le cabanon préparer les cafés. Il ressortit quelques minutes plus tard avec deux gobelets fumants.

— Il est de ce matin et je l'ai plutôt bien réussi.

— Ton pote le voyageur, il est reparti ?

— Oui, hier.

— C'était *cool*, que tu viennes avec lui vendredi soir. Mes parents l'ont trouvé sympa.

— Il m'a invité au Danemark. On pourrait y aller ensemble. Ça te dirait ?

— Pourquoi pas. Doit y avoir des belles meufs, au Danemark...

Loïc but une gorgée de café. Le faucon s'était de nouveau perché sur le sommet du silo.

— T'as écouté la musique que je t'ai apportée ? demanda Paul.

— Ouais. J'ai trouvé ça déprimant.

— C'est de la *chill-out*¹. J'ai rencontré le DJ, il y a deux ans, en Espagne. Il m'a raconté qu'un soir, une mélodie s'était mise à lui trotter dans la tête, avec des images, sous forme de *flashs*. Il avait vu un grand parc au milieu d'une ville immense, où des milliers de gens étaient rassemblés. Un engin monumental survolait la zone, et puis il y avait eu des explosions, comme des bombes au phosphore. La foule tentait d'échapper au feu mais elle était réduite en cendres, pulvérisée dans le souffle et la chaleur. Après

1 – Le *chill-out* est un terme décrivant plusieurs genres de musique populaire caractérisées par leur mélodie reposante et leur tempo modéré. « *Chill* » est un mot argotique qui signifie « reposant » ; par métonymie, il désigne un style de musique planante.

le passage de la machine, il ne restait que de la poussière en suspension qui scintillait sous une lumière crépusculaire.

— C'est ce que je dis, cette musique est complètement flippée !

— Moi je trouve ça cohérent... on finira tous poussière, autant le mettre en musique.

Son café terminé, Loïc repartit sur son vélo en direction de la ville. Il voulait arriver au centre commercial avant qu'il y ait trop de monde, et en revenir avant qu'il fasse trop chaud. Un peu avant dix heures, quelques habitants de la commune s'arrêtèrent à la déchetterie, puis il y eut une période de calme plat, ponctuée par l'arrivée de Mickaël Sesnitch. De l'homme émanait une odeur aigre, mélange d'alcool, de tabac froid et de transpiration. Il désigna l'arrière du pick-up.

— On ne prend pas les palettes, dit Paul. Faut les porter en ville. Qu'est-ce qu'il y a dans ces bouteilles ?

— De l'eau croupie.

— Me prends pas pour un con.

— Fais pas chier, mec ! J'veais pas aller en ville refourguer ces palettes. Tu les mets dans ta benne d'encombrants et on n'en parle plus.

— Elles sont revalorisées. On peut pas les récupérer, nous.

— Putain mais t'es vraiment borné ! C'est plus fort que toi : faut que tu prennes la tête !

Paul prit une bouteille de verre et la déboucha. Il approcha doucement le nez.

— C'est de l'essence, dit-il.

— Ouais, fit Ténia en allumant un cigarillo. C'est de l'essence. Et alors ?

— Les liquides inflammables doivent être dans leur emballage d'origine, étiquetés.

— Et qu'est-ce que j'en fais de cette essence ? Elle est périmée. Elle vaut plus rien.

— Va voir dans une station-service. Ils auront peut-être une solution. Et puis arrête de fumer. On va finir par sauter.



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Laurent Sarzier
Techno Panade

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr